

## Une journée dans la vie d'Eric, 50 ans, SDF à Paris

Article paru dans l'édition du 30.10.12

**Comme des centaines de personnes, il doit quitter les centres d'accueil à 8 h 30. Il tue le temps en sillonnant les rues**

L'alarme sonne. 6 h 59. Eric ouvre les yeux. A côté de lui, sur son matelas, le sac à dos dont il ne se sépare jamais. Cinq de ses sept compagnons de chambrée dorment encore. Habillé d'un pantalon de ville, il se laisse glisser au pied du lit superposé, arrache son drap jetable et sort. Le carrelage du couloir éclairé au néon, où sont alignés les box, est jonché des draps de la nuit.

Eric a 50 ans. Il est sans abri depuis deux ans et demi. Broyé par son travail, ébranlé par un divorce, cet ancien fonctionnaire de police belge a « craqué ». Il a sombré dans la dépression, perdu son emploi. Il a « touché le fond » : les nuits dans les parkings, l'hiver parisien, les appels au 115, le numéro du SAMU social de Paris qui permet, parfois, de trouver un lit pour le soir. En octobre 2010, il a obtenu une place au Refuge, un centre d'hébergement d'urgence de 426 lits l'hiver (200 l'été) géré par l'association La Mie de pain, dans le 13<sup>e</sup> arrondissement.

A 8 h 30, après le petit déjeuner au réfectoire, le Refuge ferme. Plusieurs centaines de SDF se retrouvent à la rue, condamnés à errer de squares en stations de métro jusqu'à la réouverture des portes, en début de soirée. Une journée d'attente, longue et froide, commence. Nous avons passé cette journée avec Eric.

**8 h 25.** « Salut Didier, tu vas au parc ? » Sur le trottoir d'en face, Didier, 52 ans, ancien garçon de café. Eric l'a rencontré au Refuge, il y a deux ans, quand ils ont tout perdu. Tous deux remontent la rue Charles-Fourier, sac à l'épaule. Le 13<sup>e</sup> arrondissement est devenu leur territoire, un espace qu'ils connaissent par coeur, peuplé d'habitudes et de repères.

**8 h 35.** Le square de la Montgolfière, à quelques dizaines de mètres du Refuge. C'est ici qu'Eric retrouve chaque jour ses camarades de patience, ceux avec qui il tue le temps en sifflant quelques bières bon marché. C'est sur ces trois bancs, toujours les mêmes, qu'ils passeront la matinée, une matinée interminable, interrompue çà et là par des appels au 115, quelques heures de « travail » (la manche) ou un ravitaillement au supermarché.

Au fil des heures, plusieurs « habitués » défilent sur ces trois bancs, avec chacun son surnom : Eric, dit « le Belge » en référence à son pays d'origine, Didier « le Breton », Nacer, Marseillais d'origine algérienne, surnommé « Pastèque » en hommage à sa morphologie, Jurgen, dit « Blitzkrieg », « le seul Allemand qu'on n'a pas libéré après la guerre », Jean-Marc, dit « Marc », et Jérôme, dit « Belmondo » ou « Captain Haddock », qui tremble comme une feuille en raison de problèmes neurologiques et d'une consommation abusive d'alcool. « Titi » et « Pierrot », eux, n'ont pas passé l'été.

**8 h 40.** Eric, Didier et Jean-Marc ont leur téléphone vissé à l'oreille. Ils ne disent pas un mot. Ils attendent. Ils cherchent un lit pour Jean-Marc, qui sort de l'hôpital après un malaise cardiaque et dort depuis des semaines dans la rue. Un seul numéro : le 115. Et un refrain, souvent le même : « Bonjour, toutes les lignes de votre correspondant sont occupées, veuillez rappeler ultérieurement », en plusieurs langues, français, anglais, russe ou arabe.

Parfois, quelqu'un décroche. « Ils vous mettent alors sur attente. Ça peut durer trois quarts d'heure. Puis ils vous disent de rappeler à 19 heures. Et quand vous rappelez, il n'y a plus de place », résume Eric. Les demandes d'hébergement d'urgence explosent depuis quelques années : + 17,5 % entre janvier et décembre 2011. Le SAMU social est saturé. Selon la Fédération nationale des associations de réinsertion sociale, trois personnes sur quatre ayant appelé le 115 en septembre n'ont pas reçu de proposition d'hébergement.

Jean-Marc a de la chance. Après quinze minutes d'attente en musique, on lui a trouvé un lit pour ce soir. « Mais rien pour après. »

**9 h 07.** « Tu les as eus ? Une place au Refuge ? Putain de bâtards ! 115 de merde ! » Nacer, alias « Pastèque », n'est pas en état de se réjouir pour Jean-Marc. L'attente, la loterie des lits, la perspective d'une nouvelle nuit dans la rue créent parfois des tensions et des jalousies... « C'est pas une vie ça, j'ai rien moi. Je dors dehors depuis trois semaines. C'est ça qui m'énerve, s'emporte-t-il en montrant son sac. Je peux pas aller travailler avec un sac ! Mais il faut bien que je me lave, que j'aie un duvet... »

**9 h 46.** L'heure de la première bière. Une Koenigsbier, la moins chère, 54 centimes au Carrefour Market, 7 degrés. On tue le temps, cigarette sur cigarette, canette après canette. « C'est long une journée quand on ne fait rien, c'est long », soupire Eric.

**10 h 07.** Didier est revenu de sa « tournée mégots ». En général, il les dépiaute pour en faire des roulées. Les cigarettes les moins entamées se fument telles quelles. Moignon de clope au bec, les jambes croisées sur un bout de banc, il entame une grille de mots fléchés. « C'est ceux du Parisien, ils sont assez faciles. »

DJ en Bretagne pendant huit ans, Didier est monté à Paris en 1997, où il a officié quelques années comme garçon de café. Il perd son boulot en septembre 2010, et subit le coup de grâce : un redressement fiscal. « Au départ, je devais 3 000 euros. Mais avec les intérêts, c'est monté à 8 000. Et une fois à la rue, il m'est devenu impossible de rembourser. » En fin de droits, Didier n'a plus aucun revenu. Sa demande de RSA est en attente, et il fait la manche deux ou trois jours par semaine.

**10 h 25.** Dans son sac, Eric a un plan de Paris, un livre sur Bourvil, un hors-série du Point sur les personnages de Tintin, des sudokus, de la mousse à raser, un rasoir, des chaussettes, un slip, du déodorant, une radio, des piles, un limonadier (« super-important, tout le monde doit en avoir un »), et des papiers administratifs. Il transporte également deux raquettes de ping-pong. « Didier, tu joues ? »

**10 h 54.** C'est l'heure du premier ravitaillement. Chez Carrefour Market, direction le rayon bières. Les bras chargés de huit Koenigsbier 50 cl, on passe en caisse. « On en offre à ceux qui n'ont pas les moyens de s'en payer, précise Eric. La solidarité, c'est important. »

**11 h 43.** Nacer est revenu de son entretien avec un assistant social à Charonne, qui devait théoriquement l'aider à trouver un logement. Bredouille, comme attendu. Il est nerveux, presque agressif, s'emporte contre le système d'hébergement d'urgence qui « privilégie les fous » et les étrangers « qui ne parlent même pas français ».

**11 h 52.** Au détour d'une phrase, Nacer fait allusion à son fils, qui vit chez ses parents à Marseille. Sa femme, elle, est morte. Didier aussi est père : il a une fille, qui vit en Bretagne, chez sa mère à lui. Elle a 25 ans. Il ne l'a pas vue depuis 1999, elle en avait 13. « *Des fois, on se téléphone.* » Eric, lui, a deux filles, de 21 ans et « *18 ans et demi* ». Il n'a pas de nouvelles depuis 2005.

**12 h 40.** Eric saute souvent le déjeuner. Mais en ce moment, il a un peu de sous. Il décide de faire un saut au Quick de l'avenue d'Italie. « *J'ai connu la maison, les deux voitures, un salaire de 2 000 euros net par mois, une femme, deux filles* », énumère-t-il en évoquant sa vie de fonctionnaire de police en Belgique. Le divorce, la pression au travail, la dépression : il plaque tout et migre en 2005 dans le Maine-et-Loire, où il se fait saisonnier. Il perd son boulot fin 2009 et monte tenter sa chance à Paris.

La rue, le 115, la galère... Depuis l'an dernier, Eric a un emploi précaire, comme un tiers des sans-abri hébergés au Refuge. Il accompagne des personnes ne pouvant voyager seules dans leurs trajets à la RATP ou la SNCF. C'est un contrat Pôle emploi. 20 heures par semaine. Il gagne 650 euros par mois. Mais il est toujours SDF. « *Il est plus facile de descendre que de remonter* », résume-t-il.

**14 heures.** Comme souvent, Eric va faire un saut dans un accueil de jour tenu par une petite association du 5<sup>e</sup> arrondissement, Coeur du 5. Il y fait bon, l'ambiance est familiale, on se fait son café soi-même et on y trouve des jeux de société.

**15 h 40.** Eric et Didier ont pris le métro, direction Pasteur. C'est ici que Didier « *travaille* ». Eric, lui, ne fait pas la manche, ce n'est pas son truc. Et il n'en a plus besoin. Lui a un travail. Didier, rien, pas même le RSA.

Didier sort son « *outil de travail* », un gobelet de 50 cl de chez McDo, dont il extrait deux cartons identiques, l'un pour devant, l'autre pour derrière : « *Accepte tout travail.* » L'ancien garçon de café glisse trois pièces au fond du gobelet, son « *fonds de commerce* », et s'installe en haut des marches, à la sortie du métro, parce qu'à l'intérieur « *c'est interdit* ». Quand il récolte une grosse pièce, il l'ôte du gobelet, pour ne pas se la faire voler. « *Ya des petites règles à respecter, c'est un métier.* »

**19 heures.** Après douze heures d'errance et de petites habitudes, Eric laisse Didier à son métro et regagne la rue Charles-Fourier. Il prend place dans la queue des « *accueillis* », qui rentrent dîner et dormir au Refuge. Un de ses camarades de chambrée l'interpelle : « *Tu peux prévoir la doudoune : samedi matin, ils annoncent - 1 degré.* » Eric récupère une serviette, un drap jetable, son kit de douche et monte faire son lit.

**Soren Seelow**

---